

LES
ANTIQUITÉS DE SUSE

RAPPORTÉES PAR LA MISSION DIEULAFOY AU MUSÉE DU LOUVRE.



La nouvelle des importantes découvertes faites par la mission Dieulafoy en Perse, a été accueillie avec autant de joie que de curiosité, par les archéologues et les amateurs d'antiquités.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a eu la primeur du rapport fait à ce sujet par le chef de la mission ¹; la *Revue archéologique*, qui a déjà publié les résultats de la campagne de 1884-1885 ², fait connaître en ce moment les nouvelles communications de M. Dieulafoy ³, accompagnées de belles planches chromolithographiques. La presse elle-même s'est emparée de ce sujet pour le faire connaître au public ⁴, ce qui prouve à quel

1. Séance du 9 juillet 1886.

2. Voy. les numéros de juillet-août 1885, p. 48 et suiv., pl. XIX, XX, XXI.

3. Dans le numéro de septembre 1886, qui est sous presse.

4. Voy. le *Temps*, numéros des 6 et 11 juillet, 25 août 1886; *Journal des Débats*, numéro du 19 août 1886. J'ai eu recours souvent aux indications de ce dernier article, qui est dû à M. Philippe Berger, bibliothécaire de l'Institut. Un article de M. E. Babelon a paru en Amérique, dans *The American Journal of Archeology*, Baltimore, mars 1886, p. 53-60.

point, en France, les esprits s'intéressent actuellement aux recherches historiques. Il s'y mêle aussi une fierté patriotique bien légitime, car aucune collection d'Europe ne pourra rivaliser avec notre musée national pour les antiquités Perses, quand l'aménagement de la grande salle de Darius, au premier étage du Louvre, aura été terminé par l'architecte, M. Guillaume, et que les objets découverts pourront y être installés sous la direction de M. Heuzey, conservateur des antiquités orientales.

En attendant l'inauguration de cette salle, la *Gazette des Beaux-Arts* a pensé qu'il serait intéressant, pour les lecteurs de la revue, d'avoir d'avance un aperçu des monuments qui doivent y figurer et elle m'a fait l'honneur de me demander un article sur ce sujet. Je me hâte de dire que la rédaction m'en a été singulièrement facilitée par les nombreux entretiens que j'ai pu avoir avec M. Dieulafoy, et que je lui dois tous mes remerciements pour la complaisance avec laquelle il m'a laissé prendre des dessins et des photographies de monuments qui sont encore à peu près inédits et qu'il doit publier lui-même dans un grand ouvrage sur les *Fouilles de Suse*. C'est une marque de libéralité scientifique qui est trop rare pour ne pas être signalée.

I

Depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, la Perse a été l'objet d'explorations importantes, comme celles de Chardin, Niebuhr, Ker-Porter, Texier et Fergusson. Les magnifiques ruines qui se voient encore à Persépolis¹, ont été souvent visitées par les voyageurs. Le Musée Britannique s'est enrichi, au commencement du siècle, de reliefs et de moulages de sculptures empruntés à ces ruines². Le gouvernement allemand, de 1876 à 1878, a fait les frais d'une mission officielle qui a eu pour résultat la publication de deux volumes³. Enfin, M. Dieulafoy lui-même, dans sa première mission de 1881, ne s'était donné pour but que d'étudier l'art et l'architecture des Achéménides : de son voyage est né un magnifique ouvrage sur l'*Art antique de la*

1. Voy. le beau panorama de l'état actuel de Persépolis, dans l'ouvrage de M. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. II, pl. VIII-XI.

2. *A guide to the exhibition galleries of the British Museum*, 1886, p. 57, *Assyrian Transept*.

3. *Die achemenidischen und sasanidischen Denkmäler und Inschriften von Persépolis*, par F. Stolze, C. Andreas, Th. Nöldeke, Berlin, 1882.

*Perse*¹, où l'on trouve toutes sortes d'idées ingénieuses et fécondes sur la formation de l'art asiatique, ses relations avec le monde assyrien et la civilisation grecque naissante, l'origine des ordres dorique et ionique, les constructions en voûte des Achéménides, etc. C'est au milieu de ces explorations multiples que son attention se porta sur les ruines de Suse, où les monuments ne sont pas apparents, comme à Persépolis, mais où il avait reconnu, avec un flair singulier d'archéologue, un sol qui devait être fertile en découvertes intéressantes. Le terrain avait déjà été exploré par les voyageurs anglais Williams et Loftus qui, les premiers, avaient mis la pioche sur le sol perse et déterminé l'emplacement d'un palais achéménide, celui d'Artaxerxès Mnémon (402-362 av. J.-C.). Mais les résultats de ces premières investigations furent assez pauvres : l'entrée du palais resta introuvable, peu d'objets furent mis à découvert, sauf des fragments d'architecture et quelques textes cunéiformes. La ruine était profondément enfouie à quatre ou cinq mètres ; on se heurtait à une couche d'argile vierge d'une très grande profondeur qui arrêta les recherches. M. Dieulafoy ne se laissa pas rebuter par ces difficultés et entreprit de recommencer les recherches de ses prédécesseurs.

Ses connaissances d'architecte et d'ingénieur des ponts et chaussées lui ont été singulièrement utiles dans toute cette campagne, et l'heureux résultat de ces fouilles prouve combien il est nécessaire, dans le domaine de l'archéologie militante, d'unir la science pratique aux qualités de l'érudit. Loftus avait cherché l'entrée du palais au nord, en se fondant sur la disposition connue du grand palais de Persépolis. M. Dieulafoy, remarquant que quatre colonnes de la halle centrale portaient une triple inscription en langues assyrienne, médique et perse, en conclut logiquement qu'on avait dû disposer de préférence l'inscription en langue nationale, qui raconte la dédicace du palais, de façon à ce qu'elle frappât tout d'abord les yeux de ceux qui entraient dans le palais. Or, cette inscription en langue perse est tournée du côté du sud ; c'est donc au sud, du côté opposé à celui qu'avaient choisi les explorateurs anglais, qu'il fit une tranchée. Là aussi on rencontra cette couche épaisse d'argile, qui avait arrêté les recherches. Mais M. Dieulafoy, fort de ses observations antérieures sur l'architecture perse, était d'avis que cette couche était formée par l'épaisseur même des murailles de brique crue, employée dans la construction des palais, et qu'il fallait la percer pour trouver la

1. Paris, Des Fossez : quatre fascicules parus jusqu'en 1885.

décoration extérieure : la muraille devait être tombée, en quelque sorte, face contre terre. Sans cette observation ingénieuse et sans la ténacité du directeur des fouilles, on aurait certainement renoncé à un travail fastidieux qui se prolongea longtemps sans donner de résultats. Enfin, après de longs efforts, la pioche mit au jour des matériaux résistants; des briques cuites, revêtues d'un superbe émail, apparurent : l'entrée du palais était trouvée.

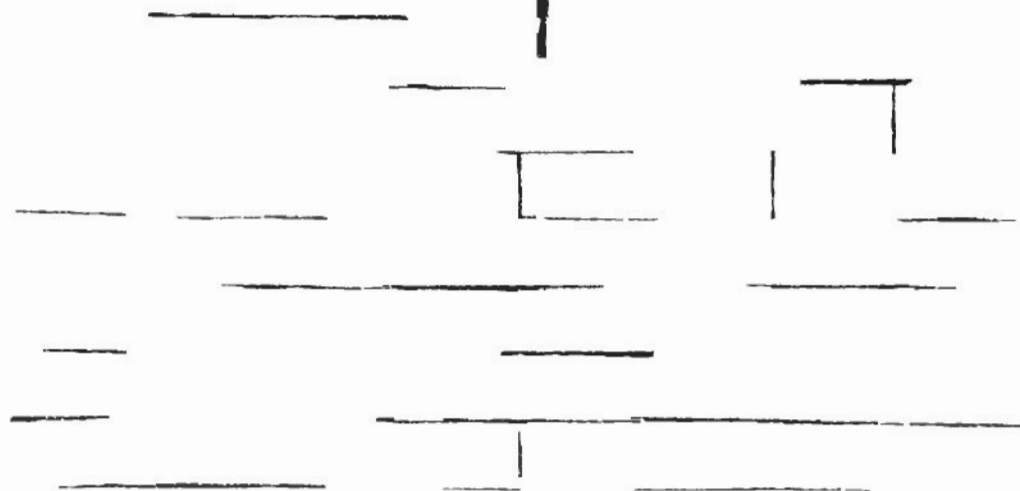
Elle se composait de deux grands pylônes portant une magnifique frise en brique émaillée, qui représente des lions (haut. 1^m,75), marchant à la file entre deux zones ornées de palmettes et de rosaces ¹. Au-dessous, on lit une inscription cunéiforme. Le fond de la frise est d'un bleu turquoise clair; les animaux se détachent en blanc, jaune et vert; l'inscription en blanc. Devant les pylônes s'étendait le palier d'un escalier colossal, divisé en deux rampes se faisant face, qui donnait accès dans le palais et qui occupe en longueur près de deux cents mètres. A droite et à gauche des pylônes, s'ouvraient deux portes monumentales, l'une menant à un escalier qui conduisait peut-être à la ville, l'autre plus importante, dans laquelle M. Dieulafoy reconnaissait la porte royale.

En fouillant les assises du monument sur ce dernier emplacement, on eut la surprise de mettre la main sur des monuments tout à fait nouveaux qui constituent la partie la plus intéressante des trouvailles. Ce sont des briques émaillées, où l'on reconnut des personnages à peu près de grandeur naturelle (1^m,53), représentant des guerriers barbus, revêtus du costume médique à larges manches, armés d'une lance, d'un arc et d'un énorme carquois. A force de patientes recherches on réussit à en reconstituer douze. Cette frise splendide, dont nous reproduisons ici un fragment en héliogravure, est, avec la frise des lions du palais d'Artaxerxès, le principal joyau de la collection Dieulafoy ².

En étudiant la frise des archers perses et l'emplacement de leur découverte, M. Dieulafoy acquit la conviction qu'ils ne faisaient pas partie du palais d'Artaxerxès dont nous venons de parler, mais qu'ils appartenaient à un monument plus ancien sur les ruines duquel on avait élevé des constructions plus récentes. Les briques sont de plus

1. Voy. la vignette placée en tête de l'article; elle est empruntée à la planche XX en couleurs, publiée dans la *Revue archéologique*, juillet-août 1885.

2. Il est essentiel de noter dans notre héliogravure que le montage du monument est provisoire. Il a fallu procéder par tâtonnements pour trouver la place de chaque brique; de là des différences de jointures, des chevauchages qui disparaîtront nécessairement dans l'installation définitive.



grande dimension, l'exécution plus délicate. Cette conjecture est fortifiée par la traduction, donnée par M. Oppert, de l'inscription trilingue tracée sur les quatre colonnes de la halle centrale, où Artaxerxès Mnémon raconte que son ancêtre Darius (521-485 av. J.-C.) avait élevé cet *apadâna* (salle du Trône), mais qu'il fut détruit par le feu sous Artaxerxès Longue-Main, son grand-père (471-424 av. J.-C.). La frise des archers ferait donc partie du palais même de Darius, dont les matériaux, ruinés par l'incendie, auraient été laissés en place et conservés dans les substructions du palais réédifié par Artaxerxès Mnémon ¹. Point n'est besoin d'insister sur l'importance de ce fait : nous aurions dans la frise des archers un monument polychrome unique, datant de la plus belle époque de la dynastie achéménide, c'est-à-dire de l'an 500 environ. Si l'on doutait de cette attribution, toute incertitude serait dissipée par l'inscription trilingue qui a été trouvée sur le même emplacement et dont chaque partie est placée dans un encadrement à bordure jaune qu'on trouve sur les briques mêmes qui portent les archers : dans cette inscription M. Dieulafoy a reconnu, en trois langues, le nom de Darius (Daryavousch), et dans la version perse celui du conjuré Otannès (Otana) qui, de tous les amis du roi, avait contribué le plus à son élévation au trône et dont il avait épousé la fille ².

D'autres ruines paraissent provenir du même palais de Darius : ce sont un lion et un taureau ailés de grande dimension (haut. 1^m,80), qui sont modelés en relief sur la brique, mais non émaillés. Enfin l'on attribue la même provenance à un fragment de colonne en pierre de style persépolitain, avec un chapiteau colossal formé de deux taureaux accroupis et adossés l'un à l'autre. M. Dieulafoy a fait une étude particulière de ce genre de chapiteau dans l'*Art antique de la Perse*, auquel nous empruntons la restauration gravée ci-jointe (p. 9) qui

1. On sait que cet usage est très fréquent dans l'antiquité. On peut comparer les sept cités superposées sur l'emplacement de Troie, d'après M. Schliemann dans son ouvrage sur *Ilios*. Le Parthénon de Périclès fut rebâti sur les ruines de l'ancien temple incendié par les Perses, dont on a retrouvé les restes en faisant des fouilles à la base de l'édifice. La fameuse série des statues archaïques qu'on a récemment trouvées sur l'Acropole et dont notre collaborateur M. S. Reinach a entrete nu les lecteurs de la *Gazette* (1886, p. 424), avait servi à niveler le sol pour y élever d'autres constructions.

2. Hérodote, III, 68 à 88. Cet hommage de reconnaissance rendu par Darius aux personnes qui contribuèrent à son élévation, est attesté par deux autres monuments : l'un que cite Hérodote (III, 88), l'autre qui se lit sur l'inscription de son tombeau (voy. Dieulafoy, l'*Art antique de la Perse*, t. III, p. 87).

donnera une idée de ses formes curieuses et complexes dont l'origine paraît être égyptienne ¹. Celui que M. Dieulafoy a rapporté au Louvre et qui ne sera pas le moindre ornement de la salle de Darius, est d'une dimension colossale qui permet d'imaginer les proportions que devait avoir tout le palais : il mesure 4^m,10 de large, à la hauteur des taureaux, et pèse environ 30,000 kilos. La base qui manque, mais dont la mission rapporte un fragment important et le moulage total, devait être analogue à celles qu'on a mises au jour dans l'*Apadâna* d'Artaxerxès.

M^{me} Dieulafoy, qui dirigeait les fouilles du côté de la porte de la ville, faisant pendant à la porte royale, a découvert, encastrés dans des murs de l'époque sassanide, des matériaux qui doivent aussi remonter à un temps fort ancien. C'est le palier d'un escalier, soigneusement dallé en briques émaillées qui dessinent des rosaces et des palmettes; la main-courante de la rampe, en forme de créneaux ², est décorée de motifs empruntés à une flore curieuse; on y voit de longues tiges, formées de boutons de lotus superposés qui s'épanouissent en palmettes à la partie supérieure (voy. la vignette placée à la fin de notre article) ³. Le revers intérieur de la rampe d'escalier porte un dessin fort original en larges volutes ioniques qui reposent les unes sur les autres et se combinent symétriquement.

En ouvrant une tranchée dans le prolongement des portes, on découvrit une route tournante qui monte entre deux murs et conduit par une pente douce jusqu'à la porte royale : on n'eut pas de peine à y reconnaître l'entrée des chars, qui amenait ainsi le roi en voiture jusqu'à un palier placé de plain-pied avec son palais.

Enfin le vaste monticule qui porte les constructions royales et qui domine toute la plaine, était tout entier entouré de fortifications formidables, composées d'un double rempart flanqué de tours, laissant ouvert dans le milieu un large chemin de ronde; en avant du mur extérieur, un fossé et un glacis complétaient la défense ⁴. On observa qu'à l'intérieur de chaque rempart les architectes perses

1. *L'Art antique de la Perse*, t. III, p. 75. fig. 105; voy. t. II, p. 83. fig. 58 à 63.

2. Une disposition semblable se voit dans l'escalier du palais de Persépolis. *Art antique de la Perse*, t. II, pl. XV; t. III, fig. 111.

3. Cette figure est faite d'après la planche en couleurs de la *Revue archéologique*, juillet-août 1885, pl. XXI.

4. M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, membre de la mission, prépare un travail où l'on verra le plan détaillé de ces fortifications qui révèlent une science stratégique très avancée.

avaient disposé une couche épaisse de gravier destinée à diriger l'infiltration des eaux et à l'écouler au dehors, ce qui assurait la solidité du mur; ce détail de construction est employé aujourd'hui dans les remblais de chemin de fer par les ingénieurs qui lui donnent le nom de « chemise », mais on croyait que c'était un perfectionnement de technique tout moderne et l'on a été fort surpris d'en constater l'existence à une époque si ancienne.

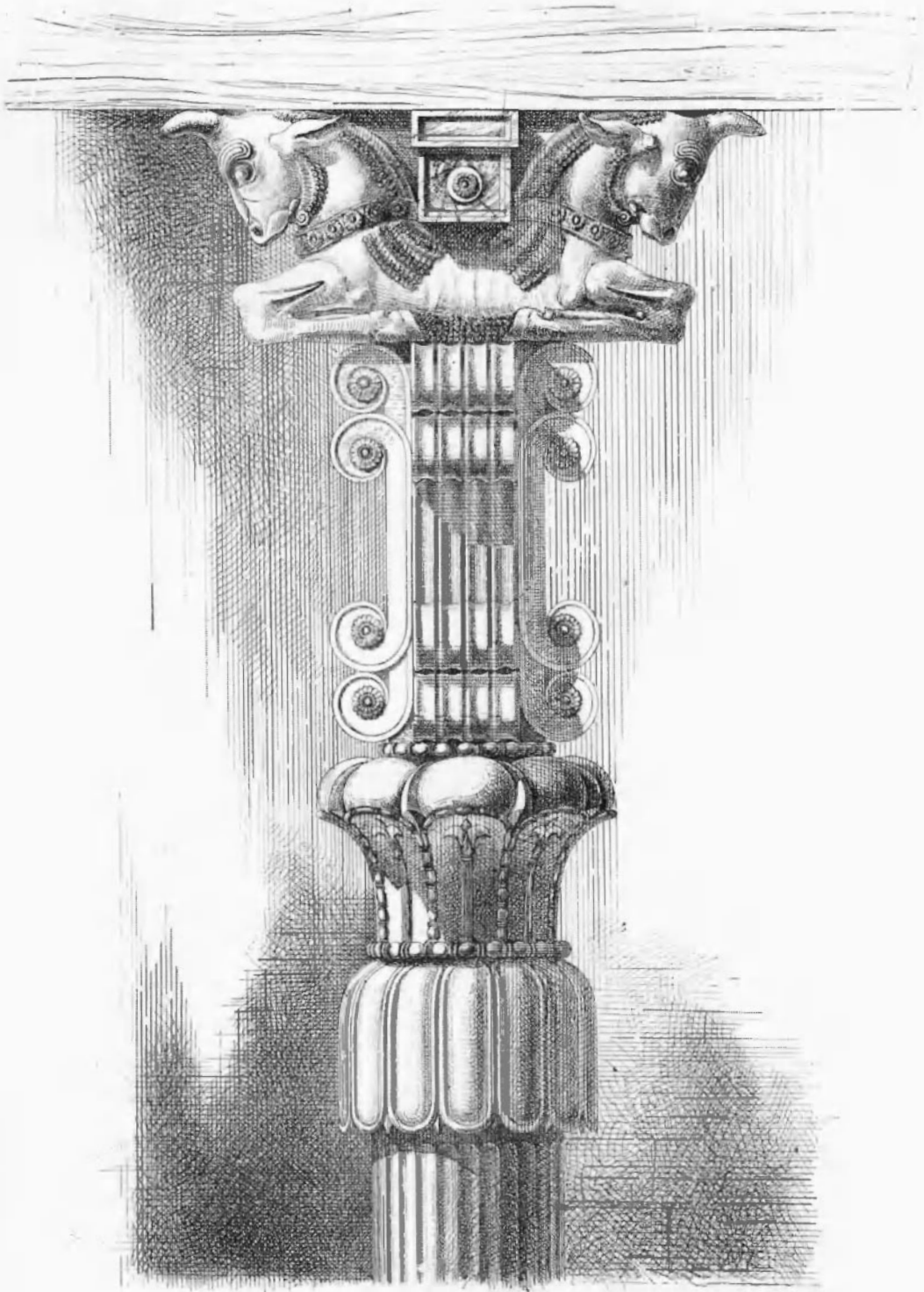
En résumé, les fouilles ont tranché d'une façon définitive les questions qui se posaient au sujet de l'architecture achéménide : on connaît maintenant dans tous ses détails le système de construction perse. M. Dieulafoy se propose, dans son ouvrage sur les *Fouilles de Suse*, de donner une restauration complète du palais d'Artaxerxès et l'on peut d'avance imaginer que l'effet de ce gigantesque édifice avec ses colonnes monumentales, ses chapiteaux fantastiques à figures d'animaux, ses frises de personnages et de fauves aux couleurs étincelantes, avivées par la lumière d'un climat torride, ses larges débouchés d'escaliers aux rampes crénelées, devait être merveilleux, quand la silhouette s'en détachait sur l'azur du ciel, émergeant de la double ceinture de ses remparts. La hauteur totale du palais était, en nombre rond, d'environ 26 mètres au-dessus des dallages, l'étendue de 100 hectares. Les colonnes avaient 1^m,50 de diamètre et 19 mètres de hauteur. La structure des parties hautes de l'édifice n'est pas moins intéressante; elles étaient entièrement en bois et l'on peut relever les pénétrations des poutres sur les nombreux fragments recueillis dans les fouilles. Le profil de l'entablement était presque entièrement grec ionique. Les portes en bois étaient recouvertes, comme à Balawat, d'un revêtement de bronze; celui-ci porte simplement des ornements repoussés et des dessins formés par les têtes de clous qui fixaient le métal sur les ais.

Il y a là toutes sortes de détails qui révèlent sous un jour nouveau l'architecture des Achéménides et l'influence profonde qu'avait déjà exercée sur elle l'art grec de l'Ionie. Nous n'avons pas l'intention, vu notre défaut de compétence, d'entrer dans l'examen des problèmes d'architecture que soulève cette partie des fouilles et nous souhaitons seulement que M. Dieulafoy nous donne le plus tôt possible, dans son ouvrage, les résultats de ses observations. Nous choisirons seulement dans ces riches trouvailles ce qui intéresse particulièrement l'art plastique et l'histoire de la sculpture pour en dire quelques mots : la question des origines de l'art grec s'y retrouve tout entière.

II

Nous demanderons au lecteur de pénétrer avec nous dans le magasin du musée dont M. Dieulafoy a fait son atelier et où il procède au montage provisoire des pièces destinées à décorer la grande salle du premier étage. C'est un rez-de-chaussée assez obscur, où la lumière ne pénètre que d'un côté; les briques émaillées n'ont pas encore subi le nettoyage minutieux qu'elles attendent avant de prendre leur place définitive; la poussière qui résulte des déballages et du maçonage provisoire en a encore assombri les couleurs : on se trouve donc dans de mauvaises conditions pour juger de l'état d'un monument polychrome. Cependant, dès le premier coup d'œil, on est saisi par l'éclat et l'harmonie des tons qui se jouent sur la paroi du fond où se dresse la frise des archers. Immobiles et graves dans les plis serrés de leurs tuniques, les deux mains avancées serrant la hampe de leur lance, comme s'ils présentaient les armes, un pied légèrement porté en avant, quatre guerriers en grand costume médique se présentent de profil, à la suite l'un de l'autre. Le corps posé droit et d'aplomb, la physionomie impassible, et le regard fixé sur la tête du soldat qui les précède, ils forment l'ensemble idéal du bataillon à la parade dont la discipline a réglé tous les mouvements avec une exactitude inflexible. Il s'y joint cet esprit de symétrie archaïque qui tient aux habitudes mêmes de l'art aux époques anciennes et qui donne à tous les détails une forme rigoureusement identique : jusqu'aux liens flottants du couvercle des carquois qui retombent sur le dos des personnages à la même distance, tout paraît modelé sur un type invariable. Les cheveux et la barbe, frisés en petites boucles serrées, ont une couleur un peu verdâtre, due sans doute à quelque teinture comme le *henné*, si employé encore en Orient; la peau du visage et des mains est d'une couleur qui tire sensiblement au noir ou au marron. Le costume se compose d'une longue tunique qui descend au-dessus des chevilles¹

1. Le costume médique comprend aussi une seconde tunique plus courte, placée par-dessus l'autre, qu'on ne voit pas ici parce qu'elle est cachée par la veste et les manches flottantes de la tunique, mais qui est visible dans un relief de Persépolis où le roi est représenté combattant un animal fantastique; il a rejeté sa manche sur l'épaule droite et l'on distingue nettement les deux tuniques superposées. Voy. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. III, pl. XVII. Sur le costume perse primitif, voy. Hérodote, I, 71 et 135; Strabon, XV, 3. 19.



RESTAURATION D'UNE COLONNE DE STILE PÉRSÉPOLITAIN.

et dont les larges manches pendantes cachent tout le bras jusqu'au poignet ; une sorte de petite veste qui s'échancre sous les bras pour laisser passer les grandes manches de la tunique¹, s'adapte étroitement au torse. La coiffure consiste en une simple corde, roulée en torsade sur les cheveux, semblable à cette corde en poil de chameau que les Arabes de Syrie et de Palestine mettent encore aujourd'hui par-dessus le voile flottant qui protège leur tête. Des bracelets de couleur jaune et sans doute en or entourent leurs poignets ; des boucles d'oreille de même couleur complètent la parure. Outre la lance, terminée en bas par une grosse pomme, les armes consistent en un grand arc, dont chaque guerrier a passé la corde dans son bras gauche et dont le bois recourbé s'élève au-dessus de la tête, enfin en un énorme carquois dont le haut couvercle est assujéti par des liens flottants. Le fond du relief est d'un bleu changeant, qui passe par une infinité de nuances, suivant le degré de cuisson qu'a subi chaque brique, et qui va du bleu intense d'outremer au vert pâle. Les longues tuniques sont jaunes avec un dessin de petites rosaces bleues, ou blanches avec une ornementation serrée d'écussons en losange, de couleur foncée, où M. Dieulafoy reconnaît les tours de la forteresse de Suse comme armes parlantes. Les pieds sont chaussés de brodequins en peau jaune et souple qui moule avec élégance la cheville et la forme du pied. Une large raie jaune délimite la frise des guerriers en haut et en bas ; une double rangée de denticules blanches, séparés par une bande de palmettes blanches et jaunes, forme de part et d'autre une zone inférieure et une zone supérieure : celle d'en haut est couronnée par un large entablement orné de grosses rosaces blanches ; le tout est surmonté d'une série de créneaux bleus, au centre desquels est figurée, comme un trompe-l'œil, une petite meurtrière. Tout cet ensemble, aujourd'hui vu au ras de terre, devait être placé à une assez grande élévation. Dans la salle du Louvre, on donnera au monument un soubassement assez élevé pour permettre de juger approximativement de l'effet qu'il devait faire en place. Tous les tons sont très simples et francs. Le bleu et le jaune dominant² et l'on ne saurait trop admirer la hardiesse et l'habileté avec laquelle les émailleurs orientaux ont su juxtaposer et mêler ces deux tons contraires,

1. On retrouve encore aujourd'hui dans le costume des Persans cette petite veste échancrée qui laisse passer les manches longues et bouffantes de la chemise.

2. La même remarque s'applique aux monuments en brique émaillée d'Assyrie ; voy. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 705 ; pour l'analyse de ces couleurs, *id.*, p. 705-706.

sans qu'aucune discordance en résulte : l'aspect général reste toujours harmonieux et fondu. Mais cette vibration de tons clairs donne à l'ensemble une vie et un mouvement singuliers. Bien que la saillie sur la brique soit très faible (à peine 0^m,05), les figures prennent, avec un peu de recul, un relief extraordinaire, dû aux parties colorées du visage, à l'éclat des prunelles blanches dans le visage noir, aux broderies étincelantes du costume : on croirait que cette lente procession va se mettre en marche, pareille à ces statues du sculpteur Dédale que, suivant une tradition naïve des anciens, on était obligé d'enchaîner à leur base pour les empêcher de s'en aller¹.

Il est vraisemblable de croire que ces archers représentent la garde particulière du roi de Perse. M. Dieulafoy voudrait même y reconnaître le fameux bataillon des *Immortels*, qui, au nombre de 10,000, escortaient la personne royale et se recrutaient parmi les plus braves des Perses. Il est certain que leur aspect concorde assez bien avec la description qu'en donne Hérodote : « Les dix mille hommes étaient des fantassins et, dans ce nombre, mille, au lieu de fer au bas de la lance, portaient des grenades d'or, et ils entouraient les autres, et les neuf mille autres, ainsi renfermés, avaient des grenades d'argent². » On remarquera que cet ornement de la lance se retrouve précisément ici. Il y a pourtant un détail qui peut surprendre : c'est que les archers sont des hommes de couleur noire, avec les traits purs et réguliers de la race aryenne, comme ceux des Hindous. On s'imagine difficilement que la race perse ait eu la peau aussi foncée. On pourrait penser que les céramistes ont employé là une couleur conventionnelle, destinée à reproduire le ton basané que prend le teint des hommes dans un climat très chaud : les Égyptiens ont usé d'un système analogue dans leurs figures peintes et, ce qui est plus important encore à noter, les Assyriens ont parfois peint en noir les types masculins³. Mais, parmi les fragments rapportés par la mission, on constate la présence de certains guerriers, semblables à ceux-ci, dont la peau est tout à fait blanche. M. Houssay, docteur ès sciences

1. Schol. Plat., *Ménon*, p. 367.

2. Hérodote, VII, 41. Sur le mode de recrutement des Immortels, voy. VII, 83. Voy. aussi Athénée, XII, p. 514 D.; Dion Cassius, 76, 42.

3. Layard, *Monuments of Nineveh*, série I, pl. XCII, au Musée Britannique. Sur les couleurs conventionnelles employées par les céramistes d'Assyrie, voy. Perrot, *op. c.*, t. II, p. 707; il conclut que l'artiste « ne songe point à imiter la couleur réelle du corps ».

naturelles, qui accompagnait M. Dieulafoy dans sa mission et qui s'était donné comme but spécial d'étudier les caractères ethnographiques de la région, a remarqué que parmi les habitants des villes voisines, comme Chouster et Dizfoul, on retrouve exactement le même type noir; enfin, dans le cimetière parthe que la mission a trouvé établi sur l'emplacement du palais même, on a recueilli beaucoup de crânes et d'ossements qui révèlent l'existence, à cette époque, d'une race noire. Il est donc très possible que parmi les Perses du temps des Achéménides la race noire aux traits aryens se soit trouvée mêlée aux blancs. La richesse du costume s'appliquerait bien aussi aux *Immortels* qui, d'après Hérodote ¹, se distinguaient par la profusion de leurs ornements d'or et dont Quinte Curce décrit « les colliers d'or, le costume orné de broderies du même métal et les tuniques à manches, décorées même de pierreries ² ». Des détails analogues se retrouvent sur les reliefs susiens.

La polychromie des briques émaillées de Suse constitue pour nous la partie la plus intéressante de la découverte. Nous connaissons, par les monuments de Persépolis ³, des types plastiques analogues à ceux-ci; mais ils sont en pierre sculptée, sans couleurs. Ici nous jugeons des deux qualités maîtresses de l'art achéménide: la science du modelé et la perfection de l'émaillage. Les Perses n'ont pas été seuls en Orient à pratiquer cet art difficile; mais ils y sont passés maîtres. Si l'on compare la frise des lions du palais d'Artaxerxès au bas-relief du même genre du palais de Sargon à Khorsabad ⁴, on verra quelle supériorité avaient acquise les émailleurs de Perse. Le principe de décoration est le même; les tons bleus et jaunes en forment la note dominante; mais avec quelle délicatesse les artistes susiens ont souligné les traits et la musculature des lions, avec quelle entente du coloris ils ont garni la bordure de rosaces et de palmettes! L'effet des briques émaillées de Khorsabad est brutal et cru, à côté des reliefs susiens: ceux-ci ont la douceur et le chatoyement des magnifiques tapis dont le secret de fabrication s'est conservé jusqu'à nos jours dans les vallées du Kourdistan. Il faut encore s'imaginer ce que deviennent ces teintes sous le soleil ardent de la Perse. Je ne

1. VII, 83.

2. Quinte Curce, III, 3, 13.

3. Voy. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. II, pl. XVI, XVII; t. III, pl. IV, XVII; voy. *Archeologia or Miscellaneous Tracts*, London, 1803, t. XIV, p. 183, pl. LVII.

4. Voy. la planche en couleurs de la *Revue archéologique*, 1885, pl. XX, et comparez Perrot, *l. c.*, II, pl. XV.

puis mieux faire que de citer à ce sujet les impressions d'un témoin oculaire, de M. Dieulafoy lui-même : « Il est difficile, quand on n'a pas visité la Perse, de se rendre compte de l'effet produit par cette décoration si simple des murs à peu près privés d'ouvertures. Aux rayons du soleil, il se fait entre le bleu des émaux et la tonalité gris rosé des briques un échange de reflets qui modifient à l'infini la valeur et la couleur des ombres portées par les saillies et communiquent aux façades des grands édifices une chaleur et une harmonie de tons auxquelles seuls peuvent prétendre les châles et les tapis d'Orient ¹. »

Il est certain que cette merveilleuse polychromie de l'art oriental est l'origine de la sculpture peinte à laquelle les Grecs ont eu recours au début même de leur art et dont nous possédons maintenant de très anciens spécimens, depuis les découvertes de l'Acropole ². Mais jusqu'à présent, on ne voit pas qu'ils se soient élevés jusqu'à la science de l'émaillage qui conserve aux Asiatiques une supériorité indéniable dans le genre polychrome. Avec la peinture appliquée sur le marbre, on n'a jamais dû obtenir les effets puissants de coloris que donne la surface brillante de l'émail à de simples briques d'argile. Il faut descendre jusqu'à l'emploi de la statuaire chrysléphantine, au v^e siècle, pour trouver en Grèce un art qui puisse rivaliser avec la polychromie asiatique et même la surpasser ³.

Le modelé plastique des reliefs susiens n'est pas moins intéressant. La représentation de guerriers marchant à la file, le travail conventionnel des boucles de la chevelure et de la barbe, la curieuse minutie des ornements du costume ne sont pas choses nouvelles pour nous; nous en avons de nombreux exemples en Assyrie, sur les monuments de Ninive. Mais on sera frappé de l'exécution des draperies qui moulent le corps et qui en font sentir la musculature vivante. C'est là un progrès décisif dont on ne trouvera aucun exemple ni chez les Égyptiens ni chez les Assyriens. Les premiers se sont attachés de

1. *L'Art antique de la Perse*, t. III, p. 18. L'auteur cite encore (p. 19) la décoration d'une voûte du xiv^e siècle, construite en simples briques non émaillées : les tons n'y sont obtenus que par la trituration des tuileaux à différents états de cuisson, et dont les couleurs varient du gris au rouge vineux. L'effet en est merveilleux, dit M. Dieulafoy, et il semble que l'on ait tendu la voûte avec des vieilles broderies de Kirman.

2. Voy. l'article de M. S. Reinach, dans la *Gazette*, t. XXXIII, 1886, p. 420 et suiv.

3. Encore faut-il ajouter que l'origine de cette statuaire chrysléphantine se trouve probablement en Chaldée; cf. Perrot, *l. c.*, t. II, p. 660.

préférence à l'exécution du nu, en se contentant de draperies fort courtes ou transparentes. Les autres ont radicalement échoué dans l'art difficile de faire sentir le corps humain sous une draperie; leurs étoffes tombent sans plis, lourdes et plates; le corps n'est étudié que dans les parties nues. Au contraire, en regardant les archers susiens, l'œil est agréablement surpris de la svelte élégance de leur tournure: la courte veste accuse la cambrure des reins; la tunique collante s'arrondit sur la hanche et forme sur les jambes les beaux plis réguliers dont l'art grec tirera ses plus heureux effets; enfin, sous le cuir fauve du brodequin, la cheville dessine sa fine attache et la courbe rentrante de la base du pied fait sentir, en les modelant, tous les contours du nu dans la chaussure¹.

A quelle école les artistes de Suse ont-ils appris une si savante exécution du modelé dans la figure drapée? Nous touchons là à des questions d'origine et d'influences artistiques qui sont complexes. On nous excusera, si nous traitons mal le sujet; chaque découverte nouvelle, sur cette terre féconde d'Asie, devient prétexte à théories que les recherches ultérieures viennent souvent contredire. Le plus sûr est de s'en tenir à des indications très générales. Il faut se souvenir que, vers l'an 500, sous le règne de Darius, l'empire des Perses comprend à peu près tout l'Orient et que l'Égypte elle-même est devenue en quelque sorte une de ses provinces². Les peuples les plus divers venaient apporter leurs tributs à Persépolis, à Ecbatane ou à Suse. Le royaume devait former un prodigieux mélange de races hétérogènes. Enfin Darius ne fut pas seulement un grand conquérant; il voulut aussi étonner le monde par la magnificence de ses constructions royales et jeter en quelque sorte un défi à la nature en élevant un palais de porphyre et de bois de cèdre dans un pays qui ne possède ni arbres ni carrières. Il fit venir à grands frais de la côte d'Ionie les matériaux nécessaires, et c'est ainsi que s'élevèrent les gigantesques palais de Persépolis et de Suse. Les artistes ne manquèrent sans doute pas d'accourir et d'offrir leurs services pour ces grandes constructions. Parmi eux les Grecs d'Ionie, déjà en possession d'un art formé depuis plusieurs siècles et réputé dans toute l'Asie, durent être employés de préférence. M. Dieulafoy a montré, dans ses études sur l'*Art antique de la Perse*, que l'Ionie a fourni la plus grande part aux éléments qui constituent l'architecture achéménide, c'est-à-

1. Les mêmes détails d'exécution se retrouvent aussi dans les reliefs du palais de Darius à Persépolis, qui est de la même époque.

2. Voy. E. Curtius. *Histoire grecque*. t. II, p. 178-187.

dire les procédés de construction, le choix des matériaux employés, l'ordonnance générale de l'édifice, le module des proportions et la sculpture ornementale. On ne peut s'empêcher, en regardant la frise des archers, d'être frappé du caractère *grec* qui est sensible dans certains morceaux, comme la frise de palmettes qui décore la bordure inférieure, et surtout les petits plis obliques et parallèles qui rendent si heureusement l'effet de l'étoffe collant sur les jambes des personnages. Nous ne nous étonnerons pas de trouver en Perse, à la fin du VI^e siècle, une technique de ce genre, si nous pouvons admettre qu'elle est née sous l'influence d'artistes grecs de l'Ionie qui, depuis longtemps, avaient sous les yeux des monuments où le même procédé est employé. Que l'on examine l'exécution des plis des vêtements dans les statues des Branchides à Milet (commencement du VI^e siècle)¹, dans les bas-reliefs des tombeaux de Xanthos², dans les plus anciennes sculptures d'Éphèse³, on verra que l'art du littoral d'Asie Mineure devait offrir aux artistes chargés d'exécuter les sculptures du palais de Darius des modèles dont ils ont certainement profité⁴.

Cependant le problème n'est pas si simple qu'il paraît au premier abord. Nous ne devons pas oublier que nous n'avons pas entre les mains tous les éléments nécessaires à la solution et que les artistes perses ont pu avoir d'autres maîtres que les Grecs d'Asie. S'il est vrai que les Assyriens n'ont pas été heureux dans l'exécution de la figure drapée, nous ne savons pas si leurs maîtres, les Chaldéens, n'y ont pas réussi et déjà les belles découvertes de M. de Sarzec à Tello nous font entrevoir un art très sûr de lui-même. A propos des statues de Goudéa⁵, M. Heuzey remarque que « le sculpteur a cherché ici, avec beaucoup de naïveté et de justesse, à donner quelque idée du relief et de la direction des plis du vêtement. Cette première et timide étude des plis est d'autant plus remarquable que c'est une tentative

1. M. Dieulafoy a eu la bonne idée de faire reproduire une de ces statues comme terme de comparaison, dans son *Art antique de la Perse*, t. III, pl. XV.

2. *Id.*, pl. XVI.

3. M. Collignon m'a signalé, au British Museum, un fragment représentant le bas d'un personnage drapé dans lequel la facture des plis présente une grande analogie avec le style des reliefs susiens. Voy. Murray, *History of greek sculpture*, t. I, p. 412, fig. 49.

4. Cette influence de l'art d'Asie Mineure est surtout sensible dans l'architecture achéménide; voy. Dieulafoy, *ouvr. cité*, t. II, p. 32 à 80; t. III, p. 5, 12, 73 à 75, 98, 101. Sur l'art d'Asie Mineure, voy. l'étude de M. Perrot dans sa *Mission de Galatie*.

5. De Sarzec et Heuzey, *Les Découvertes en Chaldée*, pl. XX. M. Dieulafoy a reproduit une de ces statues dans son ouvrage, t. III, pl. XI.

isolée, qui ne se reproduit ni dans la statuaire égyptienne, ni dans la suite de l'art assyrien. Elle témoigne d'un sentiment sculptural que l'art grec seul retrouvera, pour donner au jeu des draperies le magnifique développement que nous connaissons¹. » Savons-nous si les artistes perses de la fin du VI^e siècle ne travaillaient pas encore sous l'influence de cet art chaldéen, qui avait sans doute atteint son suprême développement pendant la suite des siècles qui séparent Darius de Goudéa? Qu'était-ce que l'art élamite, le plus ancien de tous en Perse? Quelles traditions avait-il léguées aux sculpteurs de l'époque achéménide? Autant d'énigmes encore inexplicées pour nous. On ne saurait donc être trop prudent dans les conclusions historiques que peut suggérer l'étude des reliefs susiens. *L'action en retour* de la Grèce sur l'Asie, comme l'a ingénieusement nommée M. Heuzey², y paraît bien manifeste; la solution qui les rattache à l'art grec de l'Ionie est, dans l'état actuel de nos connaissances, la plus vraisemblable : on ne peut pas encore dire qu'elle soit définitive.

Un vaste champ d'informations sera, en outre, ouvert aux archéologues par la publication des petits objets que la mission Dieulafoy a recueillis au cours des fouilles. Nous avons eu entre les mains quelques-uns des cylindres gravés qui servaient de cachets aux Orientaux; leur état de conservation et leur finesse de ciselure est parfois admirable : cette collection comprend près de trois cents pièces dont la date s'étend depuis l'ancien empire de Babylone jusqu'à l'époque des Sassanides. Nous choisirons parmi les plus remarquables un beau cachet gravé que M. Dieulafoy considère comme un sceau royal et dont la représentation montre un roi assis, protégé par la figure du dieu qui plane au-dessus de lui et recevant l'hommage de l'Égypte sous la forme de deux sphinx (voy. la reproduction que nous en donnons en tête de lettre). La série monétaire, qui est considérable, fournit les types de la Susiane et des pays limitrophes du temps des Parthes et des Sassanides. Signalons en particulier quelques beaux types des rois grecs qui se succédèrent dans le royaume de Bactriane au III^e et au II^e siècle avant notre ère. M. Dieulafoy nous a communiqué une de ces pièces, au type d'Eucratidès (180-150 av. J.-C.), qui est d'un travail remarquable et que nous reproduisons ici comme spécimen³.

1. Heuzey, *Les fouilles de Chaldée, Revue archéologique*, janvier 1881, p. 13, 14. Voir aussi l'article avec gravure de M. Ménant, dans la *Gazette*, 1881, t. XXIV, p. 496.

2. Heuzey, *Catalogue des figurines antiques de terre-cuite du Louvre*, t. I, p. 33.

3. On peut comparer la magnifique pièce d'or, pesant vingt statères, qui porte le même coin et le même revers, au Cabinet des Médailles de Paris.

On a rapporté une partie du revêtement en bronze des portes extérieures du palais d'Artaxerxès¹, une intéressante collection de statuettes de bronze, de terre-cuite, de marbre et d'ivoire, des urnes funéraires, des armes et des objets de toilette, enfin, une série d'inscriptions cunéiformes gravées sur des briques. Tous ces objets seront disposés dans des vitrines au centre de la grande salle du premier étage.



MONNAIE EN ARGENT D'EUCRATIDÈS, ROI DE BACTRIANE.

(Face et revers.)

III

En terminant cet exposé des découvertes de Suse, il me semble nécessaire de dire quelques mots sur une partie de l'histoire de la mission qui restera plus ignorée, qu'on oubliera peut-être, et qui me paraît donner la plus haute idée de l'énergie qu'ont déployée dans ce pays lointain les explorateurs français, au nombre desquels s'est trouvée une femme assez vaillante pour se faire l'âme de la mission². Les promeneurs qui portent leurs pas nonchalants dans les galeries de nos Musées, ne se doutent pas de ce que ces milliers d'objets exposés représentent pour la plupart de souffrances et de fatigues

1. On connaît les superbes portes en bronze repoussé qui décorent le palais de Balawat et qui retracent les exploits de Salmanazar II; c'est un des bijoux du Musée Britannique. Cf. Perrot. *Hist. de l'art*, II, pl. XII et fig. 307.

2. M. le Ministre de l'Instruction publique, dans une récente visite au Louvre (20 octobre), a tenu à conférer lui-même la croix de la Légion d'honneur à M^{me} Dieulafoy, comme un juste hommage rendu aux qualités d'énergie et de bravoure qu'elle a montrées dans l'exploration de Suse.

endurées, de patience et de ruse déployées pour amener jusqu'à Paris la pièce convoitée, souvent même de maladies et de morts d'hommes. L'archéologie a ses champs de bataille et ses cimetières : on pourrait s'en souvenir en visitant les palais où elle abrite ses pacifiques conquêtes. Ce qu'il me reste à dire, parce que les membres de la mission ne le diront pas dans leurs ouvrages, c'est qu'ils ont risqué leur vie pour mener à bon terme l'entreprise à laquelle ils s'étaient voués. Le climat et les hommes se sont coalisés pour leur rendre la tâche plus dure, et ceux qui leur ont entendu raconter, avec une modeste simplicité, leurs angoisses et leurs souffrances, n'oublieront pas le sentiment d'émotion patriotique qui naît d'un tel récit : on ne goûte jamais trop le plaisir de savoir que notre pays produit encore des âmes bien trempées, capables de hautes résolutions et d'énergies viriles.

A quelque distance de la hauteur où la mission avait élevé ses tentes, se trouve une chapelle qui contient, suivant une fort ancienne tradition, les ossements du prophète Daniel. Ce tombeau est l'objet d'un culte tout particulier des dévots musulmans et, chaque année, des pèlerinages nombreux s'organisent pour amener une foule de fidèles à ce vénéré sanctuaire. Ils ne virent pas sans indignation des Francs, des chrétiens, s'aventurer si près du monument sacré. Ce voisinage fut pour la mission une source continuelle de vexations et de dangers. En Orient, on ne peut pas faire un trou en terre sans qu'on vous soupçonne de chercher un trésor. A Suse, l'imagination religieuse prêta aux étrangers le noir projet de creuser, sous prétexte de recherches et d'antiquités, de longs tunnels qui devaient aboutir au-dessous du tombeau et permettre d'enlever secrètement les reliques du prophète pour les porter en France. On eut beau protester, prendre l'engagement de ne jamais approcher de la chapelle, rien ne put vaincre ce singulier soupçon. Au mois d'avril 1885, la situation était devenue presque intolérable ; les chantiers étaient envahis par la foule des pèlerins qui proféraient des menaces peu voilées contre les intrus ; la nuit, les coups de feu retentissaient autour des tentes où la mission ne trouvait qu'un repos plein d'alarmes ¹. Pour comble de malheur, peu de temps après l'arrivée de la mission, des pluies torrentielles et des orages furieux s'étaient abattus sur la région ;

¹ Rappelons ici que la mission se composait de M. et M^{me} Dieulafoy, M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, M. Houssay, docteur ès sciences naturelles. M^{me} Dieulafoy a donné dans le *Tour du monde* (1882-1886), la relation de son voyage en Perse, dont le charme a été fort goûté.

les récoltes étaient fort compromises. On en prit texte pour rédiger une pétition signée par le clergé musulman et adressée au gouverneur de l'Arabistan, dans laquelle on signalait les malheurs qui s'étaient abattus sur le pays comme une conséquence inévitable du séjour de chrétiens sur une terre sacrée, et comme un signe manifeste de la colère céleste¹. Le gouverneur de l'Arabistan, qui avait donné une escorte militaire à la mission, fut requis par nos compatriotes de les protéger; mais le premier il s'employa à les éloigner, leur conseillant de venir chercher asile chez lui et déclinant toute responsabilité au cas où les passions religieuses déchaineraient une émeute qu'il s'avouait impuissant à réprimer². La situation était fort grave. Le chef de la mission se rendait compte que s'il cédaient une fois, c'en était fait des fouilles. D'autre part, rester lui créait un rôle plein de responsabilités et de périls: même l'ambassade française de Téhéran lui recommandait de suivre les conseils de la prudence. Après une délibération commune des membres de la mission, il fut décidé qu'on resterait, coûte que coûte; les soldats furent placés en sentinelle autour des tranchées et reçurent ordre d'expulser les envahisseurs. Cette attitude énergique eut le plus heureux effet: les pèlerins se montrèrent tout à coup moins récalcitrants. On noua adroitement des relations avec le chef religieux de la contrée; on lui fit comprendre les projets inoffensifs de la mission; on promit de lui laisser en toute propriété la maison qu'on construisait pour abriter les explorateurs. La paix revint et, à part quelques protestations isolées, on laissa les fouilleurs maîtres du terrain. Les ouvriers, séduits par la régularité de la paye et les bons traitements auxquels ils n'étaient pas habitués, conçurent bientôt une haute estime pour leurs patrons chrétiens. Bref, quand on enleva les premières caisses en 1885, on eut comme conducteur des attelages un descendant authentique du Prophète, tant le concordat établi avait donné d'heureux fruits!

D'autres incidents comiques montrent qu'au milieu de ces graves circonstances la gaieté française n'avait pas perdu ses droits. Un chef d'équipe, fourni par le Gouvernement lui-même, fut un jour accusé de vol. M. Dieulafoy le fit comparaître à la barre, et, comme l'accusé se confondait en protestations indignées contre les calomnies dont il était l'objet, il lui présenta finalement un gros volume en lui disant que ce livre était sacré pour les Français et que

1. *Revue archéologique*, août 1885, p. 54.

2. *Revue archéologique*, id., p. 50, lettre de Mozaffer-el-Molk.

celui qui se parjurait en prêtant serment sur ces pages saintes s'exposait aux plus horribles malheurs. L'homme jura sans hésiter, baisa dévotement la couverture, le porta à son front et sortit, fier de sa justification. Quand il fut dehors, les rires éclatèrent. Le pseudo-Coran, le livre sacré des Français, était une partition des *Huguenots*, empruntée aux bagages de M^{me} Dieulafoy.

Au retour, on ne sortit des mains des Persans que pour tomber entre celles des Turcs. Arrivés à Bassorah, minés par les fièvres et par la fatigue, nos compatriotes virent l'embargo mis sur leurs colis par ordre des autorités : on supposait que ces antiquités avaient pu être trouvées sur territoire ottoman et qu'en ce cas elles tombaient sous l'application de la nouvelle loi qui les attribue en toute propriété au Musée de Constantinople; des chaloupes à vapeur furent postées dans le fleuve, prêtes à couler les chalands, si l'on faisait mine de toucher à leur chargement. Ce fut une nouvelle source de discussions, de démarches, d'explications qui aboutirent heureusement à un bon résultat. Dès cette première année de campagne on put transporter en France une partie des frises en briques émaillées.

Dans la seconde, on fut aux prises avec des difficultés très sérieuses pour faire le transport des pièces lourdes, comme le chapiteau à figures de taureaux. Il s'agissait de conduire de Suse à Bassorah, distantes de 400 kilomètres, des charges de 2,000 à 3,000 kilos. On n'avait ni caisses, ni charrois, ni mulets dressés, ni routes : il fallut tout créer. On fabriqua, avec beaucoup de difficultés dans ce pays où le bois est une véritable rareté, des espèces de blindages autour des plus gros morceaux, des petites caisses pour les autres; on construisit cinq chariots à trois roues; outre les attelages des voitures, on organisa plusieurs convois dont un ne comptait pas moins de 30 mulets et de 43 chameaux. Les débuts furent particulièrement pénibles. Il fallait traverser pendant huit jours un désert sans eau où l'on ne se guidait qu'à la boussole. Obligés de marcher le plus souvent de jour, pour ne pas s'égarer, les voyageurs souffrirent des chaleurs tropicales de 49 degrés à l'ombre et 72 au soleil; M^{me} Dieulafoy, M. Babin et un ouvrier tombèrent un jour, frappés d'insolation. Les attelages, dirigés par des muletiers improvisés, n'obéissaient pas; les voitures, n'ayant pas d'avant mobile, ne pouvaient marcher qu'en ligne droite et ne tournaient pas; on perdait du temps à aplanir le chemin devant elles. Le premier jour, une charrette chargée de 1,500 kilos ne fit qu'un kilomètre de route! Peu à peu, l'entraînement et l'abaissement de la température permirent de voyager

beaucoup plus rapidement. Mais un jour, on se trouva en présence d'un torrent profond qui coupait le chemin. Après avoir sondé le fond qui se trouva être du gravier résistant, M. Houssay, chargé de la direction du convoi, lança une à une ses voitures chargées, en y attelant tous les mulets réunis; l'eau recouvrait complètement le chargement et le moindre déplacement eût été fatal : ce furent des minutes pleines d'angoisse. Enfin, on vint à bout de tous les obstacles de la route et, arrivés à Bassorah, on eut la joie d'apprendre qu'un vaisseau de guerre français, le *Sané*, venait recueillir les explorateurs et leur précieux butin. Ajoutons que le shah de Perse, dans son désir de prouver à la France le bon souvenir qu'il avait gardé de l'hospitalité reçue à Paris, a cédé à la mission Dieulafoy la part qui lui revenait sur les antiquités découvertes.

On voit par quelle série de péripéties auront passé les monuments qui prendront place, pour longtemps sans doute, dans la nouvelle salle du Louvre. En les voyant, on ne se souviendra pas sans émotion des efforts héroïques qu'ils auront coûtés et l'on rendra hommage à l'énergie persévérante de ceux qui ont risqué leur vie et leur santé pour enrichir d'un si beau don nos collections nationales.

Il n'est pas inutile d'ajouter que pour doter la France de ces belles trouvailles et en particulier d'un monument unique que nous envieront tous les musées d'Europe, la mission n'a pas dépensé plus de 53,000 fr. Cette somme modique a pourtant dépassé quelque peu le crédit total dont on disposait, tant sont modestes les ressources budgétaires que notre pays octroie aux fouilles archéologiques, en face des sacrifices parfois considérables que font l'Allemagne et l'Angleterre pour les antiquités¹. Nous sommes heureux d'apprendre que notre Ministère de l'Instruction publique a tenu à honneur de parfaire la somme dépensée et qu'il vient de ratifier les engagements pris à l'étranger par nos missionnaires. Les résultats heureux de l'expédition française sont dus en grande partie à l'initiative et à la persévérance du directeur des Musées nationaux, M. de Ronchaud, qui a négocié pendant une année entière l'obtention des firmans et fourni à M. Dieulafoy presque la totalité de ses subsides sur le budget spécial du Louvre; il a été puissamment secondé, d'ailleurs, au Ministère de l'Instruction publique, par

1. On sait que l'Allemagne a dépensé plus d'un million aux fouilles d'Olympie qui ont, il est vrai, donné le jour à une série de monuments de premier ordre, mais qui n'ont apporté au Musée de Berlin que des morceaux sans importance, la Grèce se réservant la propriété des objets découverts sur son sol.

M. Kaempfen et par M. Charmes, pour réunir les crédits nécessaires. L'administration du Louvre peut donc se féliciter du rôle important qu'elle a joué dans cette entreprise et l'opinion publique estimera sans doute qu'on ne saurait trop encourager les missions de ce genre, alimentées par la caisse même du Musée. Les esprits les moins suspects de partialité pour les études archéologiques ne penseront pas que ce soit là de l'argent mal employé.

